

henry d.
thoreau

**LA VIE
SANS
PRINCIPE**



LE MOT ET LE RESTE

**henry d.
thoreau**

**LA VIE
SANS
PRINCIPE**

introduction, postface et notes de

MICHEL GRANGER

traduction de

NICOLE MALLET

LE MOT ET LE RESTE

INTRODUCTION

Maintes fois répétée, la conférence dont ce texte est issu a accompagné la vie de Henry D. Thoreau entre 1854 et 1862; avant de mourir, il a préparé la publication des idées qui lui ont tenu à cœur. Aussi est-il surprenant de constater que ce vigoureux essai, un condensé de sa réflexion éthique, n'a pas obtenu des lecteurs et des éditeurs toute la faveur qu'il mérite. La diatribe contre la faillite morale de la société américaine due à son obsession de l'enrichissement jette peut-être un éclairage trop cru sur l'inhumanité du capitalisme industriel au milieu du XIX^e siècle pour que ses concitoyens aient accepté « un point de vue inédit* » que Thoreau se désespérait de pouvoir faire entendre à une société conformiste. « Ce monde est le lieu des affaires. Quelle agitation perpétuelle! [...] Rien d'autre ne prime que le travail, encore le travail, toujours le travail. » Sa critique concernant le mode de vie de ses concitoyens possède une actualité toute

* *Journal*, 29 juillet 1857, trad. Brice Matthieussent, *Le mot et le reste*, 2014, p. 437.

particulière en ce début du xxi^e siècle : elle fournit de multiples raisons de prêter attention à cet essai.

Dès le *Journal* de 1851, il formule des idées fortes sur lesquelles il reviendra sans cesse ; puis, dans le prolongement de *Walden*, publié en août 1854, il entreprend la rédaction d'une conférence sur le thème de comment « Gagner sa vie* » (décembre 1854). Début 1855, il explicite le sujet, s'interrogeant sur « Le lien entre l'emploi d'un homme et sa vie élevée ». Le titre suivant devient énigmatique de premier abord, « Quel sera le profit? ». Il pouvait toutefois être aisément déchiffré par des lecteurs nourris de culture biblique : « ... si un homme gagne le monde entier, mais perd son âme** ». Avec habileté, Thoreau place sa conception hétérodoxe d'une vie réglée par des principes sous les auspices du Nouveau Testament. Sans doute déçu de constater que sa conférence n'est pas toujours bien reçue, il revient à la charge avec un titre plus dur, « Une vie gaspillée » (1859). Il signifie que ceux qui se conforment aux exigences et aux modes de la société moderne ne savent pas mener une vie de sagesse. Gravement malade en février 1862, il décide de préparer la publication de la conférence, avec l'aide de sa sœur Sophia. Il l'intitule d'abord « La loi plus élevée » mais l'éditeur lui demande de changer et ce sera finalement « La vie sans principe ».

* On trouvera la liste des titres et des dates des conférences dans l'introduction de Wendell Glick à l'édition de référence, *Reform Papers* (Princeton University Press, 1973).

** Marc, VIII, 36, autrement traduit : « Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie. » La version anglaise parle bien de perdre son « âme ».

Thoreau meurt en mai, avant la parution du texte dans *The Atlantic Monthly* (1863).

Les changements successifs de titres donnent une indication précieuse sur la problématique centrale et ses différentes inflexions : comment gagner sa vie honorablement, sans renoncer aux principes conformes aux « lois plus élevées » auxquelles il a consacré un chapitre de *Walden*. Longuement mûri, l'essai définit son « art de vivre », terme par lequel il désigne une économie de la vie : il exprime clairement la confiance qu'il met en lui-même pour savoir en toute autonomie déterminer la vie juste qu'il lui paraît souhaitable de mener hors des sentiers battus.

RÉSISTER AU « TYRAN ÉCONOMIQUE »

D'entrée de jeu, Thoreau annonce, d'une voix pleine d'autorité aux lecteurs qui ont succédé aux publics des conférences, son intention d'adopter un point de vue essentiellement *critique* pour traiter son sujet : comme souvent, il prend d'emblée une posture antagonique. L'essai considère en priorité les aspects délétères de l'existence au temps de la Révolution industrielle et examine ce sur quoi il convient précisément de ne pas fonder sa vie. L'analyse sans concession du négatif prend le pas sur l'idéal qu'elle révèle en creux, un modèle de sagesse, alors qu'une existence consacrée au « commerce incessant », dénuée de principe, serait opposée « à la vie elle-même ».

Thoreau passe en revue les plaies de la société qu'il condamne : l'envahissement par le monde des affaires, le commerce qui satisfait des besoins artificiels, l'argent couplé au travail, le toujours-plus qui diminue l'humanité devenue esclave de l'obsession d'accumuler. Il prend l'exemple frappant de la ruée vers l'or en Californie, cette fièvre délirante qui s'est soudain emparée des imaginations entre 1848 et 1855. Des centaines de milliers d'aventuriers se sont adonnés à cette « loterie » immorale dans laquelle le hasard de la récompense éventuelle est sans rapport avec le bien pour la société. Thoreau s'attaque aussi à la conception délétère du travail, un pilier de l'éthique protestante : l'individu ne peut échapper au labeur quotidien, sauf à passer pour un « fainéant » au regard de la société américaine qui ne tolère pas le loisir créatif, la méditation ni la contemplation. L'obligation du travail rémunéré va même jusqu'à faire accepter des activités inutiles, voire absurdes, qui privent les hommes de leur dignité. Vouloir gagner sa vie peut ainsi conduire à la perdre, à la gaspiller. Pourtant, Thoreau n'est pas hostile au travail bien fait, utile à l'intérêt général ; dans la mesure où il laisse une marge disponible pour s'occuper de ses propres affaires, il n'est pas une servitude.

La politique, celle des politiciens, ne trouve pas grâce à ses yeux, car elle se perd dans le commerce du tabac et la défense de l'esclavage. Située hors du domaine de l'esprit, elle n'est pas humaine : Thoreau choisit de ne pas s'y intéresser, sauf lorsqu'il s'engage momentanément dans la lutte abolitionniste. C'est en partie à cause de la place que la presse accorde à la poli-

tique, à la transcription des discours des présidents, que Thoreau rejette les journaux, remplis de comptes rendus de procès, de nouvelles futiles et de faits divers qui, selon Pierre Bourdieu, « font diversion ». Ils n'informent pas et ne sont que des distractions insignifiantes, de dangereuses pertes de temps.

Dans le survol virulent d'une multitude d'activités dépourvues de sens, Thoreau identifie les causes de vies mal employées, lorsqu'on est incapable de distinguer les priorités et de viser haut, ou lorsqu'on est esclave du système économique. La réflexion éthique le met en marge de la société et le conduit à défendre jalousement sa propre liberté, celle qui consiste à ne pas gâcher une vie pour de l'argent et à préférer la simplicité volontaire. Cela l'entraîne en outre à mettre en question l'idéologie de la « liberté » tant prisée aux États-Unis parce qu'elle serait constitutive de l'identité américaine : elle est bien peu de chose pour lui puisqu'elle se réduit à une « liberté politique » dépourvue de « liberté morale ». Plus généralement, il vise à contester les idées reçues qui s'imposent comme des évidences indiscutables et à susciter un éveil des consciences.

UN « PROFESSEUR DE MORALE »

Parmi ses critiques de la religion instituée, Thoreau s'indigne que les pasteurs s'attachent si peu à conduire une humanité souvent dépourvue d'objectifs sérieux vers une vie réglée par des principes élevés ; ils enseignent plutôt la résignation, l'acceptation du